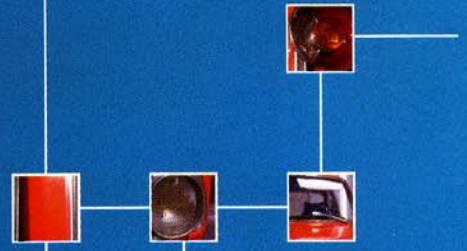


Jean-Luc Verna par Sandrine Lacroix



Et vice-verna

Artiste aux multiples facettes, qui fait le grand écart entre high et low culture, Jean-Luc Verna développe un art transformiste par le biais de son corps. Et vice versa.

Il le dit avec le ton un peu compassé d'une passionaria très mélo. "Je vis l'art sans limite, avec tout mon corps, de l'âme jusqu'à la chair". Cite à l'appui l'auteur classique Quatremère de Quincy : "Le héros ne peut-être que nu". Et le prouve dans sa dernière série de photos, mise au point avec Bruno Serralongue. Bref, à 36 ans, Jean-Luc Verna, artiste polyvalent voire polymorphe, est au sommet de sa forme.

Travesti et héros solitaire des films *Body Double* réalisés par son ami Brice Dellsperger, dessinateur d'icônes trash tirées de la low culture, dandy bodybuildé recouvert de tatouages, il a beau ne faire de son corps qu'un "outil", et non le sujet de son travail, il entretient avec lui un rapport narcissique, le remet en question chaque jour avec une rigueur obsessionnelle tels les grecs et leur recherche de la beauté idéale comme image du juste équilibre. Il le transforme, le manipule, voire le met à mal afin de coller au mieux à l'image qu'il veut créer, ou au rôle qu'on lui donne. "Il est fort probable, reconnaît-il d'ailleurs, que pour continuer à être crédible dans certains rôles j'aurai recours à la chirurgie esthétique, car j'aime être séduit par ma propre image, mais au moment venu je passerai à un nouveau corps et travaillerai sur Bacchus et Sylène".

Mais pour l'instant les tatouages qui recouvrent son corps lui suffisent. Proches des tatouages protecteurs ou guerriers des Polynésiens, ils prennent ici l'apparence de symboles contemporains. Ils renvoient simplement à sa vie d'homme et d'artiste et résultent d'un

travail longuement réfléchi : "Je travaille depuis cinq ans avec les tatoueurs d'Expérience interdite à Nice. J'ai confiance en eux. Du coup, ils ont tout pouvoir sur mon apparence et sur mon travail : ils sont les coauteurs de mon corps et de mon visage".

Au même titre en quelque sorte que Brice Dellsperger. Le vidéaste met en effet en scène un Jean-Luc Verna travesti qui joue, par goût du jeu théâtral plusieurs rôles à la fois dans des remakes de films cultes. Rien à voir donc avec une mise en scène torturée façon Body Art, ou avec les performances spontanées à la Leigh Bowery : Jean-Luc Verna fait de son corps le vecteur de collaborations tout azimut. "Je suis alors la matière première comme les autres peuvent l'être pour moi lorsqu'ils sont au service de mon œuvre, explique l'artiste en évoquant d'autres échanges en cours : avec Bruno Serralongue donc, qui lui apporte sa technique, mais aussi avec les danseurs de la compagnie Kuartoqui qui devront suivre mes directives chorégraphiques. Et avec le plasticien qui exécutera ma prochaine sculpture. Dans tous les cas, je suis la tête, j'ordonne, ils exécutent".

Il n'y a guère que le dessin que Jean-Luc Verna cultive en solitaire. "C'est une technique de l'immédiateté qui donne la possibilité de travailler sans cesse. Et me permet d'entretenir un rapport intime voire sensuel avec les matériaux en contact direct avec la main". Une intimité bizarrement très peuplée. Dans ces dessins trash, les stars du rock croisent en effet les anges déchus de l'histoire de l'art.

Les héros, dignitaires et autres icônes représentés dans les œuvres anciennes constituent la toile de fond très maniérée de stars contemporaines. À l'image du chanteur des Cramps dont la pose est étrangement mixée à celle de la *Danseuse* d'Edgar Degas. Ou encore de cette série de dessins sur voile, *Castring de Jésus*, qui rappelle le *Voile de Véronique*. Mêlant les légendes

anciennes aux success stories d'aujourd'hui, les dieux du rock aux héros des mythologies, les centaures aux punks, Verna se fait un drôle de Panthéon. Et dans ce monde, où comme il l'explique, des héros se rencontrent pour dire leurs propres pulsions, l'artiste réserve un sort tout spécial à Siouxsie, sa favorite : au Mamco, le portrait de l'ex-égérie du groupe Siouxsie and the Banshees a été transféré sur le sol avec du trichloréthylène, repris au fard à paupière, à la pierre noire, aux crayons colorés, avant de se voir entouré de multiples personnages. Avec cette version trash du Palais du Té, célèbre lieu de divertissement construit par les Gonzague au XVI^e siècle à Mantoue et dont les peintures avaient été confiées à Giulio Romano, Jean-Luc Verna opère un de ses allers-retours entre les époques. Un de ses voyages dans le temps et à travers les genres, ou comme il le dit : "de discrets échos appauvris des peintures murales classiques qui me permettent de parler de la vie des gens, de tous les états d'âmes sociaux, autant que de ma vie. Mon travail est une sorte de grand écart entre basse et haute culture, il met en relation l'art depuis l'Égypte ancienne jusqu'au rock des années 80".

Un grand écart sans doute réitéré l'année prochaine à Rochechouart : l'artiste prévoit d'y réaliser une fresque sur la vie d'Hercule. Entre-temps, il aura peaufiné son travail photographique mettant en relation les poses des grands classiques de l'histoire de l'art, et des stars des années 70 et 80. Revu et corrigé à sa manière des photos érotiques célèbres. Enregistré un 45-tours avec les Dum Dum Boys, un groupe "rock'n roll post-garage sixties". Et publié un livre pour enfant : des poupées bizarres ; sans ambivalence ni allusion sexuelle : un réel challenge très excitant. Une preuve de sa diversité créatrice.

Exposition "Jean-Luc Verna : Vous n'êtes pas un peu beaucoup maquillé ? Non"
Du 8 octobre au 16 novembre 2002
Le Parvis, Pau.